



## Craig Johnson

CRAIG JOHNSON a grandi dans une petite ville du Midwest qui, malheureusement pour sa mère, était traversée par une voie ferrée. À l'âge de huit ans, il profite du fait que le train ralentit à chaque passage pour embarquer clandestinement. Sa première escapade dans le vaste monde s'achève lorsque son père, après avoir parcouru près de six cents kilomètres, vient le récupérer dans une gare de triage où le garnement a été repéré.

Après ses études, c'est chargé d'un sac de surplus de l'armée et d'un pistolet semi-automatique Colt que Craig se rend dans l'Ouest en auto-stop. Petit-fils de forgeron, il n'a pas de mal à se faire embaucher dans plusieurs ranchs du Montana et du Wyoming, et il fait même quelques incursions dans l'univers du rodéo. Il ne se débrouille pas trop mal aux épreuves de dressage, mais son lancer de lasso est assez minable.

Par la suite, il se balade un certain temps à travers les États-Unis: après l'obtention d'un doctorat d'études dramatiques, il devient pêcheur professionnel, chauffeur routier, charpentier ou cow-boy. Il enseigne également à l'université et fait un temps partie de la police de New York avant de se consacrer pleinement à l'écriture.

Son premier roman, *Little Bird* (*The Cold Dish* en VO), paraît en 2005 aux États-Unis. Il met en scène le shérif Walt Longmire et constitue le premier volet d'une saga qui compte à ce jour huit titres en France et fait régulièrement partie des listes de best-sellers aux États-Unis. Le quatorzième roman de la série y a été publié en septembre 2016.

La série *Longmire*, adaptation télévisée de l'univers de Craig Johnson, a connu un immense succès aux États-Unis. Elle a été diffusée en France sur la chaîne D8.

Craig vit avec sa femme, Judy, au pied des Bighorn Mountains, dans le Wyoming. Son ranch est situé à la confluence des rivières Clear Creek et Piney Creek, à la sortie de Ucross. Population : vingt-cinq habitants.

Il n'y a pas de voie ferrée.

#### BIBLIOGRAPHIE :

- Little Bird*, Gallmeister, 2009 ; Points, 2015
- Le Camp des morts*, Gallmeister, 2010 ; Points, 2017
- L'Indien blanc*, Gallmeister, 2011 ; totem, 2013
- Enfants de poussière*, Gallmeister, 2012 ; totem, mars 2014
- Dark Horse*, Gallmeister, 2013 ; Points, 2015
- Molosses*, Gallmeister, mars 2014 ; Points, 2016
- Tous les démons sont ici*, Gallmeister, 2015
- Steamboat*, Gallmeister, 2015
- À vol d'oiseau*, Gallmeister, 2016
- La Dent du serpent*, Gallmeister, mai 2017

Craig Johnson

LE CHEVAL  
DE DISCORDE

Nouvelle

Traduit de l'américain  
par Sophie Aslanides

Titre original: *Divorce Horse*

Copyright © 2012 by Craig Johnson  
Used by permission of the author  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2016, pour la traduction française

Nous étions le week-end précédant Memorial Day et je dinais en compagnie de Henry et Cady au Busy Bee Café. Je n'étais pas encore complètement remis de mes aventures dans les Bighorn Mountains, lorsque j'étais parti à la poursuite de prisonniers en fuite. Je tripotais la bague trop grande que je portais à mon pouce et regardais les loups de turquoise talonner leurs frères de corail sur l'anneau en argent. Puis je l'enlevai et la rangeai dans la poche de ma chemise, sous mon insigne.

Je gardais seul la boutique puisque Vic était rentrée à Philadelphie pour le long week-end de Memorial Day; elle allait aider sa mère à finir les préparatifs du mariage de son frère Michael avec Cady. C'était compliqué. Très compliqué.

Généralement, Cady et Vic ne partageaient guère plus qu'une tasse de café à l'aéroport de Denver, échangeant leurs fuseaux horaires lors de leurs correspondances respectives sur la route des vacances, mais cette fois-ci, Cady avait conduit Vic à l'aéroport de Billings. Elles avaient eu plus de temps pour se parler et aborder des sujets probablement très variés, j'en avais peur.

Cady prit un air dégagé.

— Vic a l'air très en forme.

Je bus un peu de mon café et imitai Henry, plongé dans la contemplation des flots rapides de Clear Creek qui dévalaient à côté du café, les eaux grossies par la fonte des neiges des Bighorns.

— Ouaip.

La plus grande avocate de tous les temps se pencha un peu vers moi; quelques mèches d'un blond vénitien lui tombèrent devant le visage – elle me rappelait tant sa mère.

— Elle a acheté une maison?

— Ouaip.

— Elle reste dans le coin, alors.

Je tournai la tête, conscient que Henry n'était pas le seul à s'occuper de pêche, et j'observai ma fille.

— Je ne savais pas qu'elle avait envisagé d'aller ailleurs.

Elle balaya ma remarque d'un geste de la main.

— Je n'étais pas certaine qu'elle resterait, voilà tout.

Je réfléchis à ce qu'elle venait de dire. C'était vrai; les hautes plaines étaient un lieu de transition – les gens venaient, repartaient, ils étaient peu nombreux à rester. L'explication était liée pour une grande part à l'économie, mais la solitude de la topographie jouait également un rôle. C'était comme si ces terres creusaient des espaces vides à l'intérieur des gens jusqu'à ce qu'ils traitent leurs congénères avec la même distance – certains ne parvenaient pas à s'en accommoder, et d'autres si. Vic avait menacé de nous quitter pour les Fédéraux et un certain nombre d'autres agences, elle avait même envisagé de retourner à Philadelphie, mais ces provocations semblaient être de moins en moins fréquentes.

— J'ai l'impression qu'elle se plaît ici.

— J'ai l'impression que certains aspects lui plaisent ici.

Cady but une gorgée de son soda light, fidèle à son projet d'entrer dans une taille 34 pour son mariage en juillet.

— Quel âge a-t-elle, rappelle-moi ?

Je tendis la main pour saisir mon verre et faillis le renverser ; je le rattrapai à la dernière seconde.

— Nous... n'en avons jamais parlé.

Cady attira l'attention de Henry en lui donnant un coup d'épaule.

— Quel âge a-t-elle, l'Ours ?

Il haussa les épaules.

— Je me suis rendu compte que dans la plupart des relations qu'on a avec les femmes, il vaut mieux se rappeler leur anniversaire mais oublier leur âge.

— Ce n'est pas à toi que j'aurais dû poser la question.

Elle leva les yeux au ciel avant de se plonger dans la contemplation de la lumière dorée se reflétant sur les façades qui bordaient le trottoir est de Main Street. Les magasins restaient ouverts un petit peu au-delà de cinq heures, l'heure habituelle, dans l'espoir de tirer avantage de l'afflux de touristes que la parade et le pow-wow des American Indian Days avaient provoqué. La plupart des visiteurs étaient partis au champ de foire, mais même tout juste battant, le cœur du commerce ne perd jamais espoir.

Je lançai un coup d'œil à Henry, qui continuait à contempler le torrent.

Cady posa ses yeux gris, calmes, sur mon visage.

— Alors, tu m'expliques ce qui se passe entre vous deux ?

Repoussant mon chapeau sur ma nuque, je me tournai pour soutenir son regard.

— C'est une information classée, et dans le dossier PAS-TES-AFFAIRES.

Elle s'affaissa sur son fauteuil et enroula autour de son index la mèche qui s'était échappée de sa queue-de-cheval.

— Comment se fait-il que je ne puisse pas vous poser de questions sur votre vie privée alors que vous avez le droit d'en poser sur la mienne ?

La Nation Cheyenne émit un grognement mais ne dit rien, évitant le champ de mines verbal déployées sur la table.

Je frôlai mon verre et lançai un coup d'œil alentour pour m'assurer que personne ne pouvait nous entendre ; les seules autres personnes présentes en ce début de soirée remarquablement clair, chaud et soyeux, étaient un trio de cow-boys assis à une table près de la porte, et Dorothy, la propriétaire et gérante, qui s'activait à préparer notre dîner.

— Je ne t'ai jamais posé de question sur ta vie privée, jamais.

Elle réfléchit, puis sourit.

— Je donne les réponses spontanément, c'est ça ?

Henry sourit. Je ne dis rien.

— Parfois excessivement ?

Elle se mit à tripoter sa serviette, et je remarquai que ses ongles ne portaient pas la couleur rouge foncé habituelle mais qu'ils étaient peints en rose. Elle essayait probablement de se familiariser avec le protocole de la cérémonie qui l'attendait.

La radio posée derrière le comptoir était allumée et on entendait Hank Williams fredonner *You're Gonna Change (Or I'm Gonna Leave)*. Je devais peut-être adoucir ma réponse.

— C'est normal, les femmes posent des questions sur la vie personnelle des gens, mais les hommes ne le font presque jamais.



Elle afficha le sourire qu'elle m'adressait toujours quand elle ne croyait pas vraiment à ce que je disais – je me prenais ce sourire depuis qu'elle avait six ans.

— Jamais ?

Je lançai un coup d'œil à l'Ours et le regardai se tourner vers Cady ; sa voix gronda au fond de sa poitrine.

— Presque jamais.

— Je n'y crois pas.

Je haussai les épaules et bus une gorgée de thé tandis que Dorothy arrivait avec deux sandwichs de luxe au steak pané agrémentés d'un gros tas de frites, et une autre assiette avec une petite portion de fromage blanc et quelques tomates cerises. Je demandai, pour la forme :

— Le menu habituel ?

Elle posa les assiettes devant nous et leva un sourcil.

— Lequel ?

Je désignai l'insignifiante portion de nourriture sur l'assiette de Cady.

— Pas ça.

Dorothy eut un petit sourire narquois.

— Je l'ai baptisé le Choix du chef.

Elle posa une mignonnette de vinaigrette au vinaigre balsamique allégée en gras et en calories devant Cady avant de nous demander :

— Comment ça se passe pour le bureau du shérif, l'éclaireur indien et la brillante avocate ce soir ?

— Avec un peu de chance, il ne se passera rien. (Je jetai un coup d'œil à ma montre gousset.) Surtout que j'ai donné la soirée à tout le personnel, à l'exception de Ruby qui se trouve au bureau et de Saizarbitoria que j'ai envoyé au champ de foire.

Je rangeai la montre dans ma poche et déroulai ma serviette, déposant les couverts à côté de mon assiette, non pas parce que j'en avais besoin mais parce que je jugeais préférable d'étaler la serviette sur mes genoux.

— Et Ruby part dans trois minutes.

Dorothy se tourna vers Cady, qui avait saisi la vinaigrette.

— Comment vas-tu, ma jolie ?

— Ça va bien. (Elle réarrangea la disposition des tomates sur son assiette.) Il y a enfin un peu moins de monde ?

Dorothy s'assit sur un tabouret à côté du comptoir et se frotta la cheville.

— Oui, enfin ! Ça a été la folie toute la journée, surtout pendant la parade. C'est la première fois depuis ce matin que je peux m'asseoir. Je crois que tout le monde est parti au pow-wow.

Elle tendit la main et tripota les cheveux de l'Ours. J'essayai de me rappeler si j'avais jamais vu quelqu'un d'autre qu'elle oser le faire.

— Satanés Indiens. J'imagine qu'ils aiment tout autant manger du pain frit et de la barbe à papa. (Elle me lança un coup d'œil avant de revenir à Cady.) Ton père a réussi à te convaincre d'abandonner quelques jours l'élu de ton cœur ?

— Juste le temps de m'assurer qu'il s'est remis de son aventure en montagne.

Le regard de ma fille s'attarda quelques instants sur moi, et j'y lus son inquiétude.

— Et puis, je me suis dit que c'était l'occasion de rester un peu et d'avancer dans les préparatifs du mariage. Tu es au courant que je voudrais que tu fasses le gâteau, n'est-ce pas ?

— J’y travaille. J’ai prévu d’en discuter la semaine prochaine avec Alphonse, l’oncle de Vic, pour mettre au point la recette. (Elle cessa de se masser la cheville et se leva.) Le mariage aura lieu sur la réserve, c’est bien ça ?

Je sentis une pointe de chagrin très personnel monter en moi à l’idée de la perdre, mais je continuai à manger.

— Ouais, à Crazy Head Springs.

— C’est un bel endroit. On t’a donné l’autorisation ?

Cady donna une bourrade à Henry.

— Je suis pistonnée.

Dorothy rit et déposa un baiser sur le sommet de la tête de Cady.

— Toutes mes félicitations, ma chérie.

Cady répondit, rayonnante :

— Merci.

La propriétaire/gérante lança un coup d’œil aux trois cow-boys, que je reconnus : Matt Hartle et deux des employés du Paradise Guest Ranch. Matt leva sa tasse de café en nous regardant tandis que ses compagnons nous souriaient.

— Je ferais mieux d’aller resservir la horde sauvage, là-bas. (Elle cala ses poings sur ses hanches.) Et vous, vous voulez autre chose ?

— Je passerais bien au café, quand tu auras une minute, répondit Cady.

Dorothy lui fit un clin d’œil et disparut.

Cady s’attaqua du bout des lèvres au fromage blanc puis s’interrompit, le temps de nous avertir d’un regard.

— Ne dites rien.

Elle attrapa un autre caillot avec sa fourchette, qu’elle agita comme une baguette pour attirer mon attention.

— Je ne crois toujours pas que les femmes posent plus de questions que les hommes sur la vie personnelle

des gens. Peut-être que les hommes les posent moins spontanément, mais elles sont bien là.

Henry ne dit rien, alors je parlai en notre nom à tous les deux.

— OK.

Elle avala les trois grammes de nourriture.

— Mais tous les deux, vous y croyez.

Je marquai une pause, tenant mon sandwich à quelques centimètres de ma bouche. Après toutes ces années dans la police, je savais que soit on n'avait tout simplement pas le temps de manger, soit on était interrompu au milieu d'un repas qu'on ne finissait jamais. Je regardai Henry, et nous nous tournâmes tous les deux vers elle pour lui répondre en chœur :

— Ouaip.

Buck Owens se lança dans *Before You Go* et Cady entonna la chanson de sa jolie voix, une assez bonne imitation ; je commençai à penser que nous allions avoir un petit concert privé, mais tout à coup, elle s'arrêta, nous regarda tous les deux, et je sus que nous étions en mauvaise posture.

— Et si on pariait ?

Elle poursuivit avant que j'aie le temps de refuser.

— Pour chaque femme qui interroge l'un d'entre nous sur notre vie privée ou chaque homme qui ne le fait pas, vous marquez un point. Pour chaque femme qui ne nous pose pas de question et chaque homme qui en pose une, je marque un point.

Connaissant l'esprit de compétition dont ma fille faisait preuve dans tous les domaines, je savais que c'était une mauvaise idée, et je le dis.

Elle se fit enjôleuse.

— Allez, Papa. Ce sera amusant.

Henry se pencha et la fixa de très près, les yeux pleins de défi.

— Un à zéro, donc.

Cady lança un coup d'œil à Dorothy qui lui remplissait une tasse de café derrière le comptoir, puis revint à l'Ours.

— Nous n'avons pas encore commencé.

Je secouais la tête quand le talkie-walkie accroché à ma ceinture s'anima.

Parasites.

— Unité 1, ici la base.

Je m'avachis sur ma chaise, posai mon sandwich d'un geste théâtral et restai sans bouger un instant.

Parasites.

— Walt?

Ma fille, qui ne pouvait résister à l'idée de tout manipuler, saisit l'appareil encore accroché à mon ceinturon et appuya sur le micro.

— Yo.

Parasites.

— Cady?

Je lui pris l'appareil.

— Il est cinq heures passées. Rentre chez toi.

Parasites.

— Tommy Jefferson dit qu'on lui a volé un de ses chevaux au rodéo.

Je contemplai mon sandwich à moitié mangé et soupirai.

— Pas encore le cheval de discorde?

Parasites.

— Bien sûr que si.

L'AFFAIRE pleine de péripéties du cheval de discordé était le genre de situation que la plupart des shérifs en milieu rural connaissaient bien, un de ces conflits auxquels on finissait par se trouver mêlé bien que la loi et la justice n'aient pas grand-chose à y faire. Tommy Jefferson et son ex-femme Lisa Andrews avaient l'âge de Cady. Tommy était un Indien New Grass de Crow Agency, dans le Montana, qui avait vécu avec une tante à Durant pour pouvoir aller au lycée chez nous; il était par la suite devenu un cavalier hors pair d'*indian horse relay*. Lisa était une tornade blonde spécialiste de *barrel racing*\*. Leur relation avait été épique; sept ans plus tard, leur divorce était une longue histoire dont tout le monde connaissait les rebondissements. Tommy avait contracté la mauvaise habitude de traîner dans les ventes de chevaux, et était déjà devenu, avant même leur mariage, un marchand frustré, mais la situation ne fit qu'empirer lorsque Lisa et lui mirent en commun leurs revenus et qu'il augmenta sa consommation de pilules destinées à maintenir son poids à un niveau très bas et son énergie à un niveau très haut. À tel point que Lisa avait commencé à penser que Tommy était plus accro aux chevaux et aux amphétamines qu'à elle.

Quand il rapporta un petit cheval sournois, au profil romain, à l'œil blanc, à la robe couleur whiskey de supermarché, qui avait tendance à se sauver et à mordre,

---

\* L'*indian horse relay* et le *barrel racing* sont deux types de courses de chevaux disputées lors des rodéos. La première consiste à changer de cheval plusieurs fois pendant la course en sautant d'une monture à l'autre, la seconde, plus traditionnellement féminine, consiste à suivre un parcours obligeant à contourner, sans les toucher, plusieurs barils. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

et qui monopolisait le temps, les efforts et l'attention de Tommy, Lisa en eut assez. Leur séparation puis leur divorce se transformèrent en un règlement de comptes sanglant. Le désastre épouvantable qu'était devenue leur vie alimentait toutes les conversations à mi-voix du comté et de la réserve.

Mon rôle dans la saga avait commencé quand Tommy, qui était retourné sur la réserve et à la consommation de meth à plein temps, décida de contacter le bureau du shérif pour obtenir que Lisa réponde à ses appels. Il paraissait logique à son esprit embrouillé par les produits chimiques et troublé par le chagrin qu'il était de mon ressort, puisqu'elle habitait dans le comté d'Absaroka, de lui demander de décrocher son téléphone. Quand on est shérif en milieu rural, il y a des situations où la partie faire-respecter-la-loi du boulot n'a rien à voir avec la partie faire-le-bien.

J'étais donc allé jusqu'à Powder Junction, où ils avaient vécu ensemble, pour découvrir Lisa, portant bas de maillot, T-shirt et chapeau de cow-boy en paille souple, en train de bronzer dans le jardin de leur maison. Je lui demandai si elle voulait bien répondre au téléphone, parce que Tommy essayait de la joindre depuis des jours.

Elle but une gorgée de la canette de bière posée à côté de sa serviette et dit :

— Je l'ai débranché.

— Vous me permettez de vous demander pourquoi ?

— Il appelait vingt fois par jour et je ne pouvais plus le supporter. (Elle ajusta son chapeau et soupira.) Vous savez qu'il consomme toujours, hein ?

— Hmm... j'en ai bien l'impression.

Je restai là, de l'autre côté du grillage qui séparait son jardin du trottoir.

— Bref, il aimerait que vous l'appeliez.

Lisa posa sa canette.

— Non merci. Je suis descendue de ce cheval taré, shérif, et je n'ai aucune intention de remonter en selle.

Elle pressa la bouteille de crème solaire pour en extraire une noisette qu'elle entreprit d'étaler sur ses bras.

— Et puis de toute façon, j'ai arraché le câble du mur.

Ensuite elle avait lancé la procédure, et c'était là que la situation était devenue vraiment bizarre.

Tommy commença à nous appeler, le greffier du comté, Verne Selby, le juge qui avait été saisi de l'affaire, et moi, pour nous parler de toutes sortes de choses étranges, insinuant qu'à l'évidence il s'agissait de discrimination raciale. C'était le préjugé anti-Indiens qui avait conduit à l'impasse entre Lisa et lui. Quand je cessai de prendre ses appels, il eut recours au fax. J'arrivais le matin et je trouvais des lettres de trente ou quarante pages écrites par Tommy; la plupart étaient totalement incohérentes, mais elles se terminaient toujours par la requête que le document soit daté, tamponné et rangé dans les archives officielles. De toutes les lettres faxées, celle qui m'a le plus marqué était un texte de quatre pages nous informant de ce que le greffier, le juge et moi devions apporter pour le dîner de Thanksgiving à la réserve – j'étais préposé au dessert, mais pas une tarte à la rhubarbe parce que, généralement, sa tante Carol s'en chargeait. Comme si nous formions tous une famille.

Un divorce ordinaire dont le dossier faisait plus de trente-cinq centimètres d'épaisseur.



Vic avait mesuré.

— Le cheval de discorde.

Vic avait créé l'expression.

JE rebranchai le micro.

— Dans ce cas-là, personne ne l'a volé. Personne avec une once de bon sens ne volerait ce cheval.

Je contemplai mon repas sur mon assiette, remettant en cause la décision que j'avais prise de laisser la plupart de mes adjoints rentrer chez eux.

— Saizarbitoria n'est pas là-bas ?

Parasites.

— Il ne répond pas, mais c'est peut-être juste à cause du bruit.

— J'arrive.

Parasites.

— Bien reçu.

J'appuyai une dernière fois sur le micro.

— Ruby, rentre chez toi.

Cady attaquait un peu plus vigoureusement son fromage blanc.

— *Mon* Tommy Jefferson ?

Cady et lui étaient sortis ensemble, et ils étaient même allés à un bal de fin d'année, mais ce fait n'était pas unique en son genre – ma fille avait produit son petit effet dans la population masculine du lycée de Durant.

— Ouaip.

Henry mâchait rapidement aussi.

— Super, une affaire.

Je hochai la tête et pensai à tous ces appels téléphoniques, ces fax, ces accusations; machinalement, je levai

la main pour me frotter l'oreille, le site d'une gelure persistante.

Cady écarta ma main.

— Arrête. (Elle m'observa.) Tu n'as pas l'air terriblement enthousiaste.

L'assortiment de blessures que j'avais rapportées de la montagne me tirait encore des grognements.

— Effectivement.

Dorothy arriva avec la tasse de café de Cady et je remarquai qu'elle l'avait versé dans un gobelet prêt à emporter.

— Tu sais qu'elle est revenue en ville, non ?

Je levai les yeux vers la chef des cuisines, de la plonge et de la salle, doublée d'un puits de connaissances sur les faits et gestes de notre petite communauté.

— Qui ?

— Lisa. Elle était ici hier, et elle a dit qu'elle avait loué un appartement là-bas, près de Clear Creek.

Je réfléchis un instant.

— Eh bien, je suis pratiquement sûr que c'est fini, entre Tommy et elle.

Dorothy haussa les épaules et repartit vers le comptoir tandis que Cady s'agitait sur sa chaise comme elle le faisait quand elle était petite.

— Et si je dirigeais l'enquête, cette fois-ci ?

Je la regardai fixement.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Non.

Elle enfourna la dernière bouchée de son fromage blanc et l'avalait, les yeux brillants d'excitation.

— Ça ne doit pas être si compliqué ?

Nous avons eu la chance de profiter de trois merveilleuses soirées printanières ce week-end, le parfum de l'herbe dans les pâturages embaumant l'air, la sauge et les peupliers qui retenaient leur souffle depuis octobre exhalant leurs premières senteurs. La fraîcheur du soir commençait juste à descendre lentement des montagnes, mais c'était encore un temps à porter des T-shirts, même s'ils étaient à manches longues.

On se chamailla sur les règles en montant dans le Bullet.

— “Comment va ton chien?” n'est pas une question personnelle.

Elle ébouriffa les oreilles du chien quand il posa sa tête sur la console centrale et renifla les gobelets en polystyrène que Cady avait installés à ses pieds.

— Tu entretiens pourtant une relation personnelle avec ton chien, peut-être pas exclusive, mais personnelle néanmoins.

Je calai le thé glacé à emporter et le café de Cady dans le porte-gobelet du tableau de bord, démarrai le moteur et avançai le trois-quarts de tonne sur la rue déserte pour suivre Lola, le cabriolet Thunderbird bleu azur de 1959 que conduisait la Nation Cheyenne.

— Tu commences déjà à tricher.

— Écoute, les deux autres cow-boys n'ont rien demandé, alors, ça fait deux à un. Je ne me plaindrais pas si j'étais toi. (Elle prit son café.) Hé, je ne t'ai pas pris au dépourvu avec mes histoires de mariage tout à l'heure, si?

— Est-ce que je gagne un point avec cette conversation?

— Non.

Nous roulions depuis quelques minutes en direction du champ de foire situé à la frontière nord de la ville quand la radio de mon pick-up se mit à grésiller.

Parasites.

— Chef, ici unité 2.

Cady, toujours très réactive, attrapa le micro sur mon tableau de bord.

— Unité 2, ici unité 1. Comment se passe le pow-wow?

Parasites.

— Bonjour Cady. Les Indiens sont agités, du moins, l'un d'eux.

Elle appuya pour répondre.

— Est-ce que quelqu'un a vraiment volé le cheval de discorde, ou c'est juste Tommy qui est défoncé et qui a oublié où il l'a mis?

Parasites.

— Non, il me paraît assez clean, et le cheval a disparu.

— On arrive.

Parasites.

— Bien reçu.

Je lui lançai un coup d'œil.

— Trois à un.

DES voitures et des pick-up étaient garés au bord de la route sur quatre cents mètres pour éviter de payer le dollar de parking que le Rotary collectait comme s'ils étaient la Cosa Nostra. Un cow-boy trapu s'approcha de ma portière d'un pas lourd.

— Chip.

— Walt.

Il regarda derrière moi et sourit à ma fille, qui agitait sa bague de fiançailles avec ostentation.

— Hé, salut Cady!

Il reporta son attention vers moi et le sourire disparut quand il tendit sa main paume ouverte.

— Donne-moi deux dollars.

— Je suis en mission.

Il répéta.

— Donne-moi deux dollars.

— En mission officielle.

— Donne-moi deux dollars.

— Le panneau dit un dollar.

Chip regarda l'Ours, lui désigna la zone de parking VIP à côté des tribunes, puis revint à moi.

— Henry a dit que tu paierais.

Il prit l'argent et sourit à Cady.

— Beau caillou. J'ai entendu dire que tu te mariais?

Elle papillonna des cils, et je crus me rappeler qu'elle était sortie avec lui aussi, à un moment donné.

— Oui.

— Félicitations.

Tandis que nous garions à côté de Henry, je dénonçai la tricherie.

— Usage déloyal d'accessoire!

Elle fit tourner le gros diamant qu'elle portait au doigt.

— Quoi, ce petit truc de rien du tout? (Elle ouvrit la portière et sortit.) Trois à deux.

LES rugissements de la foule suggéraient que les courses d'*indian relay* avaient déjà commencé. Dans cette vieille pratique amérindienne, un cavalier en tenue

traditionnelle, pagne et mocassins, montait successivement trois chevaux, un pour chaque tour de piste. Au moment où le cavalier sautait d'une monture à la suivante, un pauvre hère surnommé un attrapeur devait se cramponner au cheval à moitié sauvage qui venait de terminer la manche. À côté de cette épreuve, le rodéo classique des cow-boys ressemblait à un après-midi au salon de thé.

Je suivis Henry; il nous conduisit dans les tunnels qui rejoignaient l'accès piéton principal en bordure des tribunes. Puis il prit à gauche à travers la foule pour se diriger vers les paddocks et descendit une volée de marches jusqu'au bas des gradins.

Ken Thorpe, un autre membre de la mafia Rotary, était appuyé contre la barrière et se tourna vers nous en nous entendant arriver.

— Salut Walt.

— Je ne te donnerai pas un dollar.

Il parut un peu perplexe.

— OK.

— Tommy Jefferson, de l'équipe New Grass, s'est fait voler un cheval?

— Ouaip, mais il monte un cheval de remplacement.

Nous nous pressâmes tous contre la rambarde juste à temps pour voir les cavaliers aborder le virage; ils montaient à cru et étaient couchés sur la crinière de leur cheval. Les hommes étaient ornés de peintures, et la robe de leurs montures également. L'une des beautés du sport résidait dans le spectacle qu'il offrait – certains concurrents chevauchaient avec leur coiffe de guerre, d'autres, avec une coiffe de chaman, des hommes et des chevaux magnifiques qui arboraient les couleurs de leur équipe, les motifs

reprenant les lignes, pois, empreintes de mains et éclairs que l'on trouvait dans les vieux *ledger drawings*\* indiens.

Henry tendit le bras.

— Voilà Tommy, en vert.

Paré des trois bandes verticales de l'équipe New Grass, Tommy cravachait en approchant de la dernière section du deuxième tour de piste. Il était possible que le jeune homme fût simplement en train de se placer en deuxième position, mais ce n'était pas l'impression qu'il donnait — on aurait dit qu'il faisait la course de sa vie.

Nous les regardâmes passer en trombe, la fine poussière du champ de foire se déposant sur nos chapeaux, nos épaules, et nous nous penchâmes afin de voir les cavaliers changer de monture pour le dernier tour. C'était lors de ce changement que se produisaient la plupart des accidents.

Le concurrent qui se trouvait en tête, un gars dégingandé de la réserve Colville, dans l'est de l'État de Washington, une vraie mine de champions, bondit de son cheval tandis qu'un de ses attrapeurs saisissait les rênes ; un autre tenait le nouveau destrier. L'Indien spokane commit une erreur de jugement sur la distance qui le séparait de l'animal, ou peut-être le cheval fit-il un tout petit écart quand il sentit qu'on lui montait sur le dos ; malgré tout le cavalier réussit à se cramponner à la crinière tandis que l'appaloosa se cabrait vers le ciel, et le cheval fila comme une fusée devant les tribunes. Le pauvre homme rebondissait tant qu'il faillit s'envoler, mais il tint bon.

---

\* *Ledger drawing*: dessin indien fait sur papier registre. À l'origine, il s'agissait d'œuvres de Cheyennes emprisonnés en Floride dans les années 1875. Ils constituent une forme de narration visuelle comparable aux *winter counts*, dessins et pictogrammes sur peau de bison.

La foule de près de quatre mille personnes s'embrasa, mais à ce moment-là, Tommy Jefferson, de l'équipe New Grass de la nation crow, avait sauté de son cheval. Son attrapeur tenta de maintenir le suivant, mais le bai se mit à tourner autour du gars avec Tommy cramponné à la crinière, une jambe en travers du dos du cheval.

L'attrapeur, surpris, prit la seule décision sensée – il lâcha. Apparemment, seul le cheval savait ce qu'il était censé faire et il se cabra avant de foncer dans la ligne droite, Tommy accroché à son flanc, tandis que le reste des concurrents s'échinaient à changer de monture et se faisaient distancer.

— Oh non...

L'Ours, bien entendu, fut le premier à voir le danger.

Tommy allait droit vers les cages utilisées pour les épreuves de *roping* et de *bull-dogging*\* – des grilles métalliques énormes, renforcées avec ce qui ressemblait à des glissières d'autoroutes, tout au bout de la tribune. Le bai, dans ses efforts pour rattraper l'appaloosa, avait pris une trajectoire qui lui donnerait l'avantage, mais qui les emmènerait, lui et son cavalier, tout près de la glissière. On voyait bien que le cheval aurait des chances de passer, mais Tommy, toujours accroché du côté de la barrière, ne passerait pas.

Sautant sur un pied, le jeune homme essayait de toutes ses forces de se hisser sur le dos de sa monture, mais il

---

\* Le *roping* est une épreuve qui consiste à attraper un veau au lasso en un minimum de temps. Dans le *bull-dogging*, deux cavaliers se lancent à la poursuite d'un bouvillon de vingt-quatre mois. L'un d'eux coince l'animal pendant que l'autre bondit pour l'attraper par les cornes, l'immobiliser et le plaquer au sol.



ne restait qu'une trentaine de mètres, autrement dit, peut-être deux tentatives, deux bonds.

Il n'allait pas y arriver.

Je tendis le bras à la recherche de la main de Cady pour la distraire de ce qui semblait être la mort imminente de Jefferson. Sa main était déjà en train de chercher la mienne, et je sentis ses doigts me serrer tandis que Tommy s'élançait d'un bond miraculeux, frôlant le pilier au passage, s'éraflant le mollet sur la barrière métallique.

La foule, que je pensais épuisée, devint dingue. Les quatre mille spectateurs étaient tous debout au moment où Tommy passa la courbe et commença à reprendre du terrain au cavalier de Colville, laissant les autres concurrents loin derrière.

Au bout de la ligne la plus éloignée de nous, je voyais la coiffe de l'Indien spokane longer le champ intérieur comme par magie, lévitant au-dessus du sol, tout près de la barrière, à une vitesse de presque soixante-cinq kilomètres-heure. Mais il était talonné par un guerrier ardent, un centaure crow, qui prit le virage et aborda la dernière ligne droite comme une lance de guerre. On voyait la tête de Tommy enfouie dans la crinière du cheval et peut-être était-ce les mots chuchotés par l'Indien qui les poussaient tel un éclair crow fulgurant.

Le cavalier spokane, sentant leur souffle sur sa nuque, se retourna pour essayer d'apercevoir son concurrent, et dans le mouvement, sa coiffe pivota, le rideau de plumes d'aigles lui tombant sur le visage comme des œillères. Sa main s'apprêtait à la rattraper au moment crucial où ils prenaient le dernier virage, et l'appaloosa, surpris, s'écarta de la corde.

Tommy, profitant de l'ouverture, dirigea son cheval vers l'intérieur; les deux étaient au coude à coude.

De l'endroit où nous nous trouvions, au bas des gradins, on aurait dit qu'ils se dirigeaient droit sur nous. Ils approchèrent du coin et nous eûmes l'impression que le cavalier de Colville avait repris l'avantage, mais lorsqu'ils s'engagèrent dans le virage le plus près de nous, nous vîmes que Tommy avait rattrapé son adversaire par l'intérieur, et une fois de plus ils galopèrent comme s'ils étaient attelés en paire.

Ils franchirent la ligne d'arrivée, et personne ne sut dire quel cheval avait remporté la victoire. Nous allions devoir nous fier aux juges.

Et les juges décrétèrent que Tommy avait perdu d'un cheveu.

Henry se tourna vers notre petit groupe.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— Effectivement. (Je me tournai vers Ken.) La prochaine course a lieu dans combien de temps?

— Oh, pas avant une bonne heure. Ils vont faire le concours de danse cérémonielle, là, devant la tribune, dès qu'ils auront ramassé le crottin et lissé la piste avec la niveleuse.

— Est-ce que nous sommes autorisés à traverser la piste pour aller parler à Tommy?

— Si tu me donnes un dollar.

Il sourit, puis ouvrit la barrière pour nous laisser passer.

SAIZARBITORIA nous attendait de l'autre côté.

— Vous avez vu ça?

J'acquiesçai.

— Il devait lui rester encore une vie.

Il nous emboîta le pas et nous approchâmes de la tour du présentateur, au pied de laquelle se tenait une conversation animée. Tommy menaçait d'y mettre le feu à l'aide de flèches enflammées si les juges ne modifiaient pas leur verdict.

La jambe de Tommy saignait, le rouge se mêlait au vert chartreuse de la peinture qui ornait sa peau.

— Espèce de salopards d'Indiens, vous essayez de m'arnaquer!

Bonjour la solidarité entre Amérindiens.

— Allez, Tommy, calme-toi...

Les Indiens de Colville, qui se trouvaient loin de chez eux, en plein territoire ennemi, avaient fait le choix judicieux de ne pas assister à l'enquête officieuse, les deux camps qui s'opposaient étaient donc Tommy et ses attrapeurs – deux hommes presque aussi grands que Henry et moi – et les trois juges, dont l'un, le président du jury, se trouvait être l'oncle de Tommy.

Richard New Grass nous aperçut derrière son neveu; il nous lança un regard, à moi et surtout à Henry. Il lui fit un signe de tête puis reporta son attention sur le cavalier agité.

— Vous avez été départagés par l'électronique, Tommy. Nous ne pouvons rien y faire. Le concurrent de Colville a gagné dans les règles, et il n'y a rien à ajouter.

Repoussant son légendaire chapeau de cow-boy noir sur sa nuque, Richard tourna son visage aux traits aristocratiques vers moi, ignorant délibérément les protestations de son neveu.

— Puis-je vous aider, shérif?

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu un vol? Concernant un cheval?

Dans l'espace qui nous séparait de son oncle, Tommy se mit à gesticuler, ponctuant chaque mot d'un mouvement emphatique de la tête.

— Vous l'avez dit, c'est un vol. Ces salopards essaient de me voler ma victoire.

Tommy fit un dernier geste théâtral et pivota sur les talons de ses mocassins ; il se glissa entre Henry et moi et se dirigea vers Cady, qui était restée derrière nous.

— Et non seulement ces saletés d'Indiens me volent ma course, mais un de mes meilleurs chevaux a disparu.

Les attrapeurs partirent bouchonner les chevaux trempés de sueur et j'adressai un haussement d'épaules à Richard et aux autres juges, qui s'éloignaient eux aussi, probablement soulagés d'être débarrassés de la clique New Grass.

Tommy marchait devant avec Cady, ils riaient tous les deux – et moi, j'avais l'impression que j'allais bientôt perdre un point.

Arrivés à la limite du champ intérieur, ils approchèrent d'un van accroché à un demi-tonne Dodge blanc arborant les bandes vertes de l'équipe New Grass, qui était garé à côté d'un barnum orné des bannières des sponsors de l'équipe, au premier rang desquels BUCKING BUFFALO SUPPLY COMPANY, HARDIN BAIL BONDS et H-BAR HATS. Une glacière d'une capacité de deux cents litres contenait un certain nombre de boissons énergisantes et de sodas, et après avoir plongé sa main plusieurs fois dans la glace, Tommy finit par sortir trois canettes, une pour Cady, et une pour chacun de nous, Henry et moi.

— Tenez, fournies par l'un de mes sponsors.

Cady lui rendit la sienne.

— Est-ce que tu as du light ?

— C'est pas bon pour toi, cette merde, soupira Tommy, et non sans hausser les épaules, il lui sortit une bouteille d'eau. J'ai rien d'autre.

Puis il enleva sa coiffe de coyote, s'écroula dans un transat et examina son mollet ensanglanté.

— Oh là là...

Il tira la langue pour simuler l'épuisement et d'un mouvement du menton, s'adressa à Henry :

— Hé, tu veux bien me lancer une de ces bandes pour les chevaux ?

Henry fit bien mieux, il soigna la jambe du jeune athlète.

— Je suis désolé que tu aies perdu.

Tommy secoua la tête.

— C'était juste pour le show. On a gagné la première manche et Colville s'est retrouvé septième. On était deuxième dans celle-ci, donc tout ce qui nous reste à faire, c'est arriver mieux placés qu'eux avec un écart moindre dans la manche suivante, que l'écart entre nos deux temps soit plus petit, et on gagne. C'est un pari mutuel – il y a un paquet d'argent en jeu –, ça pourrait nous permettre de tenir jusqu'à la prochaine saison.

Il tendit le bras et donna une bourrade sur l'épaule de la Nation Cheyenne tandis que Henry terminait de fixer le pansement sur sa jambe.

— Faut les aider à rester honnêtes, ces Indiens, hein, l'Ours ?

Je regardai la Nation Cheyenne se remettre debout, avant de se pencher un peu pour observer de près le visage de Tommy.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

Tommy, conscient d'être soumis à un examen, lui fit un grand sourire.

— *Haaho*. De nouvelles dents.

Henry hocha la tête.

— Je me disais bien.

— La prison du comté de Big Horn. Elles avaient été rongées par la meth, alors ils m'en ont donné de nouvelles.

Il se frotta les bras, puis les mains l'une contre l'autre, dans un geste rituel de purification.

— Je suis clean.

Il hocha la tête, puis ses yeux allèrent rapidement se poser sur Cady.

— Bon sang, t'es canon, toi. Tu sais que je suis libre, hein?

Elle lui répondit, une expression de tristesse sur le visage :

— J'ai appris ça.

— Ouais, l'hiver a été long.

Jefferson me lança un coup d'œil, à l'évidence gêné en repensant aux divers épisodes qui avaient impliqué le bureau du shérif du comté d'Absaroka et certains notables de Durant.

— Elle me manque toujours, tu sais.

Cady hocha la tête et vint se placer à côté de la chaise de camping de Tommy.

— Ouais.

Tommy leva les yeux vers elle.

— Et toi, tu as quelqu'un?

Je vis le regard qu'elle me lança au moment où elle lui montra la bague.

— Ouais. Je suis fiancée à quelqu'un de Philadelphie, le frère de l'adjointe de Papa.

Il siffla puis se tourna vers moi.

— Vic?

J'acquiesçai, mais Cady répondit :

— Il s'appelle Michael.

Il croisa ses bras nouvellement purifiés sur sa mince poitrine de cavalier.

— Il lui ressemble ?

Elle rit.

— Non.

Elle l'observa pendant quelques instants, puis lui demanda :

— J'ai entendu parler de vous deux, Lisa et toi. Que s'est-il passé ?

Il passa ses doigts dans ses cheveux mouillés de sueur, dont le noir corbeau prenait des reflets bleus dans le soleil couchant.

— Oh, je ne sais pas. J'imagine que mon intérêt pour les chevaux est devenu tellement envahissant qu'elle a cru que je ne m'intéressais plus à elle. (Il soupira.) On s'est fâchés très fort, on s'est dit des choses... C'est à ce moment-là que je suis parti sur le Chemin des ténèbres, celui de la drogue, et tout. J'étais pas sûr de savoir ce que je voulais, et je lui ai dit... (Il désigna le champ intérieur jonché de détritrus que le vent agitait.) Voilà où j'en suis. Je suppose que c'est ça que je voulais.

Il posa les pieds sur le sol, s'extirpa de son transat et grimaça en prenant appui sur sa jambe. Il me lança un coup d'œil, peut-être mécontent que j'entende toute l'histoire, puis il passa ses pouces dans la ceinture de son pagne.

— J'arrête pas de me dire que je vais l'appeler, mais je me suis promis que je la dérangerais plus, après tout ce qui s'est passé.

Nous restâmes là quelques instants, écoutant les échos des tambours et des chants du concours de danse rebondir

sur les gradins, personne ne regardant Tommy, Tommy regardant la première étoile du soir.

J'ajustai mon chapeau.

— Alors, c'est quoi l'histoire du cheval de dis... hem... du cheval?

Son visage s'anima.

— Eh bien, il a une garniture supplémentaire au fer gauche, mais si on l'avait eu pour cette dernière phase de la course, on aurait gagné direct.

— Que s'est-il passé?

Il secoua la tête en repensant à cette terrible injustice.

— On les avait tous attachés à l'arrière du van qui se trouve là-bas, et quand on est allés les chercher pour les emmener au départ, il était plus là.

Je regardai, derrière Saizarbitoria, les deux attrapeurs contrits. Je me rappelai le nom de l'un d'eux.

— Markey, vous avez cherché dans le champ intérieur?

— Ouais, mais c'est un roi de l'évasion, celui-là, répondit le géant. La seule personne qu'il aimait vraiment, c'était Lisa, il la suivait en hennissant et en secouant la tête. Moi, il faisait que me mordre.

— Il sait défaire les nœuds comme un marin, ajouta l'autre géant, alors je l'ai attaché avec un anneau de sécurité. On l'a cherché partout, mais rien.

La voix de Tommy se fit entendre dans mon dos.

— Quelqu'un l'a volé. Il est pas ici, et c'est impossible qu'il ait traversé la piste tout seul.

Je balayai du regard le vaste champ intérieur – pas d'arbres, rien que de la terre et de la prairie.

— Vous ne pensez pas qu'il aurait pu se libérer, sauter la barrière et se mêler aux chevaux qui couraient?

Jefferson secoua la tête.



— Le personnel de piste l'aurait récupéré. Il a été volé, je vous dis.

Je jetai un coup d'œil vers Henry et le vis se glisser entre les attrapeurs et contourner le van. Haussant les épaules, je partis à sa suite, remarquant les mains de ma fille dans son dos : trois doigts tendus sur une main, trois sur l'autre. Égalité.

Impitoyable.

Je regardai Saizarbitoria.

— Tu peux retourner vers la tribune, Sancho, mais monte le volume de ta radio.

JE rejoignis l'Ours entre la barrière du terrain intérieur et le flanc du van, où les chevaux étaient attachés à un morceau de fer à béton. C'était des jeunes de deux ans, ils étaient nerveux et ils s'écartèrent, frappant des sabots et nous montrant le blanc de leurs yeux.

La Nation Cheyenne leva le bras et passa une main sur le cheval le plus proche, un bai foncé, marron avec une crinière, les pointes des oreilles et la queue noires, qui se calma immédiatement en soufflant vigoureusement par ses naseaux dilatés. L'Ours avait de la magie dans les mains, et puis l'animal était probablement heureux de rencontrer un Indien qui n'essayait pas de se catapulte sur son dos.

Henry fit un pas en avant et passa sous les longes attachées à la barre. Certains chevaux reculèrent. L'un d'eux essaya de se cabrer mais fut retenu par la courte corde qui était passée dans son licol. L'Ours marmonna quelque chose et ils se calmèrent. De la magie, oui.

Au bout des cordes se trouvaient des maillons métalliques dont la manipulation exigeait un pouce opposable

aux autres doigts, et je n'en voyais pas beaucoup de ce côté-ci du van.

Henry s'accroupit et plaça ses doigts sur les traces au sol. L'impression que j'avais toujours lorsque je le voyais mettre en œuvre ses talents intuitifs me saisit une nouvelle fois. L'Ours percevait tout ce qui se produisait autour de lui avec une finesse qui me resterait à jamais étrangère. Il m'avait décrit des scénarios avec une telle clarté que j'aurais juré avoir assisté aux événements en question. Courbé derrière le van, il examina la barre d'attache et soupira.

— S'il était bien attaché avec l'anneau de sécurité, quelqu'un l'a emmené.

— Où ?

Son regard de jais changea de direction dès qu'il fut debout. Il passa derrière le van et fit courir sa main le long de la barrière, tâtant le bord intérieur. Il finit par s'arrêter et souleva la barre supérieure. Il regarda fixement le sol.

— Le cheval a été emmené par ici.

Je le rejoignis et aperçus, de l'autre côté de la surface meurtrie, bosselée de la piste, une barrière oubliée menant à un bâtiment du champ de foire qui n'avait pas servi depuis la rénovation des lieux, dans les années 1980.

— Ils ont traversé la piste, ils sont passés là-bas, vers les vieux paddocks.

Nous traversâmes la piste et ouvrîmes le barreau supérieur d'une barrière qu'on n'aurait jamais remarquée si on ne l'avait pas cherchée. L'Ours marqua une pause au bout de l'allée longue d'une bonne centaine de mètres qui menait aux stalles ; la lumière qui passait par les fenêtres rectangulaires de la vieille écurie trouait violemment la pénombre.

— À ton avis, qui va nous avoir en premier, les veuves noires ou les mulots ?

L'endroit était désert et on avait l'impression que le bâtiment risquait de s'écrouler à tout instant; la peinture blanche partait en lambeaux, se décollant des poutres brutes comme les feuilles parcheminées d'un livre abandonné.

— Je parierais pour les termites.

Dans le sol poussiéreux, on voyait les traces laissées par un cheval avec une garniture à un pied. Je m'accroupis cette fois et examinai les empreintes de bottes parallèles aux traces de sabots, plutôt petites et usées au niveau des talons.

— Femme, ou homme de très petite taille.

Nous étions loin de la route et des parkings, ce qui aurait compliqué la tâche si on avait voulu charger un animal dans un van et l'emmener. Mais c'était là que résidait toute la beauté du vol de chevaux – on pouvait toujours monter l'objet du délit. Bien entendu, cela pouvait s'avérer difficile avec un animal à moitié sauvage, au fort caractère et mordeur.

— Est-ce que tu as vu comment ces chevaux se rebellaient contre les attrapeurs devant la tribune?

— Oui.

— Et celui-ci est le pire du lot.

— Oui.

Il sourit, pensant visiblement la même chose que moi.

Nous retournâmes au champ intérieur, contournâmes la remorque et trouvâmes l'équipe New Grass et ma fille là où on les avait laissées. Les attrapeurs étaient toujours en train de s'occuper des chevaux, les préparant pour la course suivante, tandis que Tommy et Cady restaient à parler sous la tente.

Tommy me regarda, et je dus admettre que Trent Burrup, le dentiste de la prison du comté de Big Horn, avait fait du très beau boulot sur ses dents.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire ? Je viens au bureau et je remplis des papiers ?

Je m'approchai de lui, j'enlevai mon chapeau et essuyai la sueur sur mon front avec ma manche de chemise.

— Ton cheval se trouve dans les stalles abandonnées de l'autre côté de la piste, la numéro 33.

Il regarda derrière moi, dans la direction du bâtiment condamné.

— Là-bas ?

— Ouaip.

— Mais comment est-ce qu'il est allé jusque-là ?

— Aucune idée.

— Pourquoi vous l'avez pas ramené ?

Je secouai la tête.

— Il ne m'a pas laissé approcher, mais nous avons réussi à le bloquer dans la stalle.

Il se leva et jeta un coup d'œil à la montre qu'il portait au poignet ; elle paraissait incongrue sur la peinture de guerre.

— Si on se dépêche, on pourra le faire participer à la course suivante.

Il baissa les yeux vers Cady et lui prit la main.

— Faut que j'y aille, mais bonne chance avec ton mariage.

Il sourit, ses nouvelles dents étincelant au milieu de son visage à la peau sombre striée de peinture, et il lui tint la main assez longtemps pour s'assurer qu'elle comprenne bien ce qu'il voulait dire.

— En tout cas, tu foireras pas comme moi, c'est sûr.

Nous le regardâmes passer à côté des attrapeurs, qui s'activaient à étriller l'équipe suivante. Ils lui demandèrent s'il avait besoin d'aide, mais il secoua la tête et sauta d'un bond agile par-dessus la barrière, malgré sa jambe blessée.

Markey se tourna vers moi.

— Je suis vraiment désolé pour tout ça, Walt. Je ne sais pas comment il a réussi à s'échapper.

— Ce n'est pas grave. Nous étions dans le coin, et puis, ces deux-là ont eu l'occasion de se raconter leurs histoires.

Cady jeta sa bouteille d'eau dans la poubelle et nous repartîmes vers le champ intérieur en direction de la barrière par laquelle nous étions entrés.

Saizarbitoria se tenait à côté de la tour des juges et il nous rejoignit.

— Vous avez identifié le voleur ?

— On peut dire ça.

Cady détailla :

— L'Ours et Papa ont trouvé le cheval dans les anciennes stalles. (Elle leva les yeux vers Henry puis vers moi.) Il a dû s'en aller tout seul.

— Oh, je ne dirais pas ça.

Le Basque me regarda, l'air perplexe, et je lui tapotai la poitrine de mon poing.

— Je t'en parlerai lundi.

J'avais presque réussi à nous éloigner sans encombre quand il cria à l'intention de ma fille.

— Félicitations pour les fiançailles !

Faisant semblant d'admirer son vernis à ongles, Cady tendit quatre doigts d'une main, et trois de l'autre tandis que nous traversions la piste pour rejoindre l'accès aux gradins. Dans le haut-parleur, le présentateur appela les

concurrents au départ de la dernière course du championnat du monde d'*indian relay race*.

— Est-ce que j'ai bien entendu ? Il a dit *indian really race* ? demanda Cady en m'attrapant par le bras tandis que Ken Thorpe refermait la barrière derrière nous.

— C'est à cause de son accent.

Je continuai à marcher.

— Est-ce qu'on peut rester pour assister à la dernière course, Papa ?

— Pourquoi ?

Elle fit la grimace.

— Tu ne veux pas savoir si Tommy va gagner ?

Nous regardâmes les autres équipes se placer devant la tribune, avec leurs chevaux ; l'équipe New Grass brillait par son absence. Cady examina les alentours, puis scruta le champ intérieur et la tente de Tommy.

— Tu crois qu'il n'a pas réussi à attraper le cheval ?

La voix de la Nation Cheyenne gronda tandis qu'il continuait à monter la rampe.

— Peut-être.

Cady marqua une pause, la main sur le barreau supérieur.

— Il va manquer la course.

Le présentateur appela l'équipe New Grass à se présenter devant la tribune dans les plus brefs délais, sinon elle risquait l'élimination par forfait. J'attendis quelques instants à la barrière puis montrai du doigt les attrapeurs de l'équipe et deux chevaux qui approchaient, suivis de Tommy, d'une femme blonde et d'un fringant alezan couleur de whiskey de supermarché.

Je lançai un coup d'œil vers les stalles en ruines tout au bout du champ de foire.

— J’imagine qu’il vient de comprendre ce qu’il voulait vraiment.

Je tendis quatre doigts d’une main et quatre doigts de l’autre dans mon dos, tout en montant la rampe sur les talons de la Nation Cheyenne.





# Quelques questions à Craig Johnson

## **Comment êtes-vous venu à l'écriture ?**

Je ne viens pas d'une famille aisée, nous n'avions même pas la télévision. Mais le soir, nous nous retrouvions sous le porche pour nous raconter des histoires, parler. Il m'a juste fallu passer du récit oral à l'écriture. J'ai fait des études littéraires, mais je ne pense pas que cela m'ait poussé à écrire. En réalité, il y a seulement deux réponses honnêtes à la question "Pourquoi êtes-vous devenu un auteur?" La première est qu'au bout d'un moment on tombe à court d'excuses : lorsque j'ai achevé la construction de mon ranch, j'ai pris conscience du fait que j'avais toujours voulu être écrivain et qu'il était peut-être temps de m'asseoir et d'écrire. Je crois que nous avons tous un auteur en nous, mais aussi un éditeur qui étrangle l'auteur avant qu'il ne puisse écrire la moindre ligne. Un jour, j'ai réussi à faire taire l'éditeur qui était en moi pour me lancer dans mon premier roman.

La seconde chose qui pousse quelqu'un à devenir un auteur est que, tout à coup, il tombe sur une bonne histoire, une histoire qui mérite d'être racontée et qui ne l'a jamais été. J'ai découvert l'histoire de cette jeune femme qui souffrait d'un syndrome d'alcoolisme fœtal et qui avait été enlevée sur la réserve des Cheyennes du Nord et conduite par quatre jeunes hommes dans une cave de la ville de Jackson, où ils avaient abusé d'elle. Deux ans plus tard, les coupables sont sortis de prison et ont commencé à être abattus les uns après les autres. Voilà le pire

cauchemar du shérif du comté le moins peuplé de l'État le moins peuplé des États-Unis, qui est devenu *Little Bird*, la première des aventures de Walt Longmire.

### **Vous êtes né en Virginie. Comment avez-vous découvert le Wyoming?**

Je me suis retrouvé dans la petite partie du Wyoming où je vis aujourd'hui lorsque j'avais une vingtaine d'années. J'étais venu livrer des chevaux pour un éleveur du Montana. Un type d'Oklahoma City était censé venir prendre possession des animaux à Ucross (population: vingt-cinq habitants), mais lorsque je suis arrivé, il n'était pas encore là. J'ai alors passé un coup de fil du seul téléphone public de la ville, qui se trouvait accroché au mur du seul bar de la ville. L'éleveur pour lequel je travaillais m'a dit d'attendre, le type n'allait pas tarder à partir d'Oklahoma City. "D'Oklahoma City?" je lui ai demandé, car il y a tout de même près de mille huit cents kilomètres entre les deux villes. "Eh bien, m'a-t-il répondu, mets les chevaux dans le corral public, donne-leur de la nourriture et de l'eau. Et toi, tu vas bien trouver à t'occuper jusqu'à ce qu'il arrive. C'est la saison des foins, je suis sûr que les fermiers du coin auront besoin d'un coup de main." Il a fait une pause. "Et puis, Craig, il y a un bar."

J'ai donc passé deux jours à charger des bottes de foin sous le ciel clair et lumineux du Wyoming pour ces fermiers; en retour, ils me fournissaient le repas du soir et plus de bières Rainier que j'aurais pu en boire au U-Turn Inn, une station-service Texaco transformée en bar.

La nuit, allongé sur le toit du van, j'écoutais le vent des hautes plaines fouiller les buissons de sauge bleue et les peupliers de Virginie. Je m'endormais sous ce que les Cheyennes du Nord appellent la Route Suspendue, l'épaisse ceinture de la

voie lactée qui s'étire comme un hamac d'étoiles d'un bout de l'horizon à l'autre. Je l'ignorais encore, mais le vent omniprésent du Wyoming était aussi en train de me fouiller, déblayant un endroit où je pourrais vivre le restant de mes jours.

Il m'a fallu quinze ans pour revenir dans le Wyoming, mais dès que je suis arrivé, j'ai acheté un terrain, commencé à couler du béton et empilé des rondins.

### **Pouvez-vous nous en dire plus sur Walt Longmire ?**

Walt Longmire est un personnage un peu différent de ceux que l'on a l'habitude de croiser dans les romans policiers ou les westerns. En général, on y croise cet homme d'un mètre quatre-vingt-dix, mélange de regard d'acier et de sex-appeal, devant lequel les femmes se pâment et les hommes tremblent, capable de tuer n'importe qui avec un stylo à bille en deux secondes. Je déteste ce genre de personnage, et je voulais un narrateur différent pour raconter cette histoire, quelqu'un qui nous ressemble. Walt est un peu trop gros, un peu trop vieux, un peu trop déprimé, mais il continue de se lever chaque matin pour faire son boulot. Et pour moi, c'est cela qui en fait un vrai héros, un type qui affronte les mêmes problèmes que chacun d'entre nous, un personnage dans la tête de qui j'avais plaisir à traîner pendant quatre cents pages, bien plus que dans celle d'une sorte de James Bond.

### **Et comment avez-vous trouvé un éditeur qui a cru en votre projet ?**

Le boulot d'un auteur est d'avancer à contre-courant, comme un policier. Si tout le monde court dans une direction, il faut choisir l'autre, trouver un nouveau cadre, un nouveau message,

un nouveau genre de personnage qui corresponde à votre écriture. C'est ce que j'ai essayé de faire.

Ensuite, il a fallu trouver un agent littéraire: les éditeurs n'acceptent plus les manuscrits qu'ils n'ont pas demandé à lire, tout simplement parce qu'ils sont trop sollicités. Il est donc difficile d'entrer en contact avec eux, particulièrement quand vous venez du Wyoming. Alors je suis parti à New York et j'ai passé des coups de fil aux agents qui m'intéressaient pour leur dire que j'étais en ville pour trois jours et que je voulais leur déposer un manuscrit. Comme beaucoup de jeunes auteurs, j'avais commis l'erreur classique qui consiste à penser que si on arrive à publier un livre il faut y mettre tout ce qu'on a à dire, car ce premier roman risque d'être aussi le dernier. Mon manuscrit faisait plus de six cent cinquante pages. Toujours est-il que j'ai sonné chez ces agents pour leur lancer mon manuscrit avant qu'ils ne me claquent la porte au nez en me disant "On te rappellera, gamin." Ceux-là, j'attends encore leur réponse... Mais une agente m'a dit: "Je peux vous accorder dix minutes, pas plus." C'était toujours dix minutes de plus que chez les autres, et j'ai sauté sur l'occasion comme un chien sur un os. Elle m'a demandé de lui parler de moi et de mon livre, et ces dix minutes se sont transformées en une conversation de trois quarts d'heure. Cette femme m'a quitté en me disant qu'elle partait à la Foire du livre de Francfort et qu'elle n'aurait pas le temps de se plonger dans mon livre tout de suite, mais qu'elle le lirait et qu'elle me donnerait une réponse. Je suis rentré dans mon ranch, et à peine arrivé, j'ai trouvé un message sur mon répondeur qui disait: "Je veux le livre, ne le proposez à personne d'autre."

Elle m'a ensuite demandé de supprimer deux cent cinquante pages du manuscrit, ce que j'ai fait. Puis elle l'a proposé à Kathryn Court, chez Viking Penguin, qui l'a acheté. Kathryn Court m'a dit: "Nous en voulons d'autres", ce à quoi j'ai répondu que j'avais beaucoup d'autres idées de romans. Mais elle m'a repris: "Non, je ne crois pas que vous compreniez. Nous voulons

plus de livres comme celui-là : avec ces mêmes personnages et les relations qu'ils entretiennent, avec ces paysages. Ce livre dit quelque chose sur l'Ouest américain contemporain et nous voudrions que vous en tiriez d'autres romans." Et c'est là qu'avec mon immense expérience d'auteur jamais publié, j'ai commencé à argumenter face à la présidente d'une grande maison d'édition et à lui expliquer qu'écrire une suite ne serait pas une bonne idée. "Rentrez donc dans votre ranch pour y réfléchir" m'a-t-elle répondu. Ce que j'ai fait. Et depuis, chaque jour, le succès des livres et les messages du public me confirment que j'avais tort et qu'elle avait raison.

### **Vous vivez toujours sur votre ranch, comment s'organise votre vie ?**

La première chose que je fais le matin est de descendre à l'écurie pour nourrir mes chevaux. Ils sont mes partenaires d'écriture : je leur raconte ce sur quoi je vais travailler pendant la journée. Et ils sont parfaits : ils écoutent très attentivement sans jamais me donner de conseil.

Il y a une grande tradition d'auteurs menant une vie rurale, très physique, principalement en extérieur, ce qui s'équilibre avec l'activité intellectuelle de l'écriture. Cela remonte aux habitudes des Pères fondateurs de ce pays. Si je devais passer huit heures par jour devant mon ordinateur, je deviendrais fou. Mais quand je viens de passer des heures à essayer de réparer le système d'irrigation du ranch et que je rentre à la maison furieux, ma femme me regarde et me dit : "Va écrire !" car elle sait que cela m'apaisera. C'est un équilibre précieux.

À propos de *La Dent du serpent*  
à paraître en mai 2017 aux éditions Gallmeister

Chers lecteurs français,

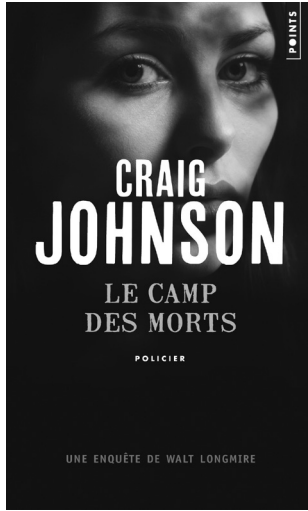
Je n'aime rien tant qu'écrire un nouveau livre, mais j'éprouve toujours une certaine tristesse lorsque j'approche du dénouement, car je sais que ce moment particulier dans la vie des personnages touche à sa fin. Je retrouve heureusement le moral dès que j'ai l'occasion de présenter ce nouveau livre aux lecteurs, d'abord aux États-Unis, puis en France.

La prochaine aventure de Walt Longmire, *La Dent du serpent*, est un peu différente des autres en ce qu'elle parle d'enfants disparus et d'une communauté polygame. Notre bon shérif se retrouve en plein cœur d'une dispute entre l'Église et l'État, et aux prises avec l'un des plus terribles adversaires qu'il ait jamais rencontré. Les conséquences de ce face-à-face seront dramatiques.

J'ai hâte de pouvoir vous présenter le prochain Walt Longmire en personne en France. L'une de mes activités préférées...

Avec toutes mes amitiés,

Craig



## Le Camp des morts

À paraître en janvier 2017 aux éditions Points

Le mentor de Walt Longmire, le légendaire Lucian Connally, est décidément un homme secret. Lorsque Mari Baroja, dont la famille semble laisser de nombreux morts sur son passage, est empoisonnée dans sa maison de retraite, il confie à Walt que cette vieille dame était son amour de toujours. Tandis que résonne le passé mystérieux de cette femme, le shérif se lance à la poursuite de son meurtrier.

Personnages attachants, dialogues savoureux, humour : Craig Johnson confirme son talent de romancier.

Christine Ferniot, *Télérama*

Walt Longmire contemple le monde depuis son pick-up avec une tendresse rare. Pareille chaleur humaine, au milieu des paysages glacés, est assurément la marque d'un très grand romancier.

Julien Bisson, *Lire*

Cocktails parfaits d'action, d'humour – parfois très noir! – et de subtilité psychologique, les Walt Longmire Mysteries devraient intoxiquer de plus en plus de lecteurs!

Jean-Pierre Ohl, Librairie Georges, Talence

Retrouvez l'ensemble de nos publications  
sur [www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

Éditions Gallmeister  
30, rue de Fleurus  
75006 Paris